

LE PRÉCURSEUR,



JOURNAL CONSTITUTIONNEL DE LYON ET DU MIDI.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Ce Journal paraît tous les jours excepté le lundi. — Le prix de l'abonnement est de 16 fr. pour trois mois, 31 fr. pour six mois, et 60 fr. pour l'année. — Affranchissements pour l'étranger, 2 fr. par trimestre. — On s'abonne à Lyon, rue Saint-Dominique, passage Couderc au deuxième étage; à Paris, chez M. SURELET, libraire, place de la Bourse, et chez tous les Libraires et Directeurs des Postes. — Les lettres et paquets doivent être affranchis.

LYON, 28 septembre 1827.

Dimanche prochain, 30 octobre, à minuit, expire le délai accordé pour réclamer contre la non inscription des citoyens sur les listes d'électeurs et de jurés. Il y a lieu de croire que ce jour là les bureaux des receveurs, de la mairie et de la préfecture resteront ouverts pour que, conformément à l'ordonnance royale rendue sur l'exécution de la loi du 2 mai dernier, les citoyens jouissent dans son intégrité du terme fixé.

— Quinze citoyens de Nantes, gendres, délégués des impositions foncières de leurs belles-mères, viennent de se pourvoir pardevant la cour royale de Rennes contre la décision du préfet, rendue en conseil de préfecture, qui les a repoussés de la liste électorale, parce que la nature les avait rendus pères de garçons au lieu de filles. — Un appel pareil vient d'être porté à la cour royale d'Angers contre une semblable décision de M. le préfet de la Sarthe.

— Plusieurs instances sur le même sujet sont aussi portées où vont être portées devant la cour royale de Lyon.

Un événement funeste pour le commerce de Lyon, fait en ce moment le sujet de tous les entretiens. M. S... qui jouissait d'un grand crédit, et s'était livré à des opérations importantes, a cessé brusquement ses affaires et s'est enfui à l'étranger. Son vieux père avec lequel il était associé, et qui, depuis dix ans, se reposait sur lui du soin de diriger le commerce, n'a appris la situation de ses affaires et son affreuse position que la veille de la disparition de son fils. On dit qu'il en a éprouvé une impression si douloureuse que sa vie court de grands dangers. Les autres membres de sa famille, dignes à tous égards de la considération publique, sont dans une affliction difficile à dépeindre. Il paraît que M. S... ne tenait pas des écritures régulières, et l'on assure qu'avant de partir il a brûlé le petit nombre de livres qu'il avait, en sorte que sa faillite ne présentera presque point d'actif pour compenser un passif qui doit s'élever à près d'un million. Ce qui donne à cet événement un caractère plus désastreux, c'est que la presque totalité des pertes sera supportée par la place de Lyon, et la moitié au moins par les amis intimes de M. S... On cite parmi les créanciers plusieurs personnes qui, sur la réputation dont cette maison jouissait depuis longtemps, y avaient placé tout ce qu'elles possédaient. Un maître d'école n'a su qu'il perdait 18,500 fr., fruit de ses longues économies, qu'en allant retirer 200 fr. pour payer son boulanger. Le tems fera connaître les causes et le véritable état de cette faillite, mais en attendant les idées qui se répandent dans le public sont bien tristes.

— Le nombre et l'importance des relations établies, depuis la paix, entre la France et l'Angleterre, ont déjà popularisé chez

nous la langue de nos voisins. Les progrès de la civilisation, en multipliant les points de contact, feront mieux sentir, chaque jour, les avantages de la communauté des idiomes. L'industrie lyonnaise surtout, menacée, comme nous nous proposons de le démontrer prochainement, d'une redoutable rivalité par les fabriques anglaises alimentées par les soies du Bengale, doit étudier la langue de ses rivaux, afin de ne laisser échapper aucun des perfectionnements que leur fournit la mécanique. Enfin, la nécessité pour tous ceux qui s'occupent d'études littéraires de connaître la richesse de la littérature anglaise, autorise, des à présent, à regarder l'éducation comme incomplète, si elle ne renferme pas l'étude de la langue de Shakespeare et de W. Scot. Nous croyons donc rendre service à nos compatriotes en leur indiquant M. Collin, né à Londres, comme propre à les mettre à même de lire et de parler promptement l'Anglais. Très-versé dans la comptabilité commerciale, il peut surtout initier les élèves à la connaissance de tous les termes spéciaux du commerce de son pays. On peut s'adresser, pour le voir, chez M. Jules Séguin, rue du Péral, n° 24.

Marseille, 25 septembre.

(Correspondance particulière du Précurseur.)

Le capitaine hollandais Vander-Kolff, commandant le brick *le Hollander*, a déposé que le 24 août, étant sur le cap St-Vincent, il a aperçu une division russe composée de 4 vaisseaux, 4 frégates et 2 bricks se dirigeant vers le détroit. Il a hissé son pavillon auquel une frégate a répondu en hissant le sien. Le 7 du courant, par le travers du cap St-Martin, il a vu une frégate et un brick français en croisière, et le 9, entre Ivica et la Barbarie, il a entendu, pendant une demi-heure, une vive canonnade qu'il présume avoir eu lieu sur la côte d'Alger.

Le capitaine Higes, hollandais, commandant la galiotte *le Neptune*, a déposé que le 26 août, étant à la hauteur de Malaga, il a été hélé par une corvette qui a arboré un pavillon bleu avec un carré blanc ayant une croix au milieu, et s'est approchée de son bâtiment en substituant à ce pavillon un autre aux bandes rouges et blanches. Un canot lui a été expédié, l'officier qui le commandait a ordonné impérativement au capitaine Higes de le suivre avec tous ses papiers et son passeport turc : il s'y est conformé de suite. Pendant que l'on examinait ses papiers, le capitaine Higes a parlé à un capitaine qui était prisonnier à bord, et qui lui a dit que son bâtiment portant pavillon prussien, qui était près de la corvette, avait été capturé.... Sur ce mot on imposa silence au capitaine prussien prisonnier.... Le capitaine Higes a été reconduit à son bord, on lui a enlevé une quarantaine de fromages et une cruche de genièvre. L'équipage de la corvette était très-nombreux, portait des turbans, était habillé à la turque, et parlait mauvais anglais.

milieu d'un passage des plus animés, il a manqué à la fois de mémoire et de souffle. Nous ne voulons pas être sévères avec lui; et puisqu'il est convenu qu'un acteur peut s'abstenir d'apprendre ses rôles, nous reporterons toute notre indignation sur ce souffleur mal avisé, qui se mêle d'avoir des distractions, comme un artiste, et qui peut-être cherchait ses lunettes, alors que *St-Aubert* avait les yeux fixés sur son trou!

L'ouverture des *Rivaux d'eux-mêmes* a été écoutée dans le plus profond silence. Un moment d'hésitation dans les flûtes et les haut-bois, a quelque peu changé le caractère de la seconde partie; et sans l'habileté du chef d'orchestre, nous ne savons trop comment cela se serait terminé. Cependant, les trainards ont fini par se mettre au pas, et nous avons pu jouir, sans encombre, de cette musique pleine à la fois de science et de fraîcheur.

Nous avons remarqué, dans la pièce, le premier morceau que chante *Mlle Goossens*:

Quand je le vis, sur moi l'amour
N'avait point encor de puissance;
le rondeau chanté par Rodet,
Nargue de la mélancolie!
qui nous a paru vif et animé, bien dans le caractère de l'étourdi et pétulant
Derval; le morceau d'ensemble:
Voilà les chevaliers Français!

Cet air chevaleresque, soutenu par des accompagnements pleins de vigueur et de noblesse, est peut-être le meilleur de l'opéra. Aussi n'hésitons-nous point à dire qu'il nous a semblé digne des maîtres de l'art.

GRAND-THEATRE PROVISOIRE.

LES COMÉDIENS. — LES RIVAUX D'EUX-MÊMES. — LA DANSOMANIE.

Cette représentation, sans avoir attiré autant de monde que celle de *Tartufe*, et la *Dame Blanche*, avait néanmoins garni la salle d'un nombre assez considérable de spectateurs. Le grand poète de notre âge, Casimir Delavigne, commençait le spectacle; la pièce des *Comédiens*, forte de conception, brillante de poésie, comme le reste de ses ouvrages, a souvent excité les applaudissements de l'auditoire. En général, le public n'a point été mécontent de la manière dont elle a été jouée. Cependant, nous avons vu froncer plus d'un sourcil, lorsque quelques-uns des acteurs allongeaient ou raccourcissaient un vers. Il en est, parmi ces Messieurs, qui croient devoir commencer leur réplique par un *ah!* ou un *ah!* auquel l'auteur n'avait point songé; on dirait qu'ils s'imaginent que le vers est élastique. N'est-il donc d'autre manière de simuler la surprise que d'ajouter à son rôle des exclamations intruses? Allons, Messieurs, faites parler vos physiologies, travaillez l'expression de votre débit, modulez vos accents, brodez sur la pièce enfin, mais gardez-vous d'y coudre des lambeaux qui la défigurent!

Nous aimons à rendre justice à *Desroches*; nous avons vu et critiqué ses débuts, nous l'avons accusé d'être froid, embarrassé dans ses mouvements; il a choisi pour nous répondre le meilleur moyen, il s'est corrigé; non qu'il ait pu se défaire encore entièrement de tout ce que nous lui reprochions; mais il a beaucoup et beaucoup gagné. Cet acteur travaille, il est jeune et peut espérer des succès.

St-Aubert aurait passablement joué son rôle de millionnaire, si ce n'est qu'au

Le capitaine Vasseur, commandant le brick *la Julie*, parti d'Alexandrie le 19 juin sous l'escorte du brick de S. M. *le Loiret*, a déposé que le 27 juin, sur la côte de la Caramanie, l'escorte qui l'avait jusqu'alors attendu, sur le motif que son bâtiment était mauvais voilier, l'avait abandonné ce jour-là, et avait aussi abandonné le capitaine Allègre, commandant *l'Albine*, qui était également restée en arrière; il a ajouté que naviguant seul à 45 lieues de Candie, il a été acosté le 25 juillet par un brick-goëlette grec portant sur l'arrière le nom de *l'Amphytrite*, ayant 10 canons et 100 hommes d'équipage, dont 10 sont venus à son bord; ils se sont emparés avec menaces, le pistolet sur la gorge, de 10 caisses d'indigo, de tous les objets de rechange du navire, de l'ameublement de la chambre, de la vaisselle, d'instruments nautiques, linge de table, effets de l'équipage, montres, couverts, enfin de tout ce qui avait quelque valeur, et se sont retirés après avoir brisé ce qu'ils n'ont pu emporter, etc. Sur l'île de Jimbre, près du cap Bon, un brick sarde l'a averti qu'il y avait sur la côte de Sardaigne cinq corsaires algériens sortis de Bonne, ce qui l'a déterminé à relâcher à Tunis pour y attendre une escorte, d'où il est parti escorté par le brick de S. M. *le Faune*. Il a ajouté qu'il avait appris à Tunis qu'il y avait sur le cap Bon un brick grec de 16 canons, et une goëlette grecque de 10 pièces qui y étaient en croisière.

Cette dernière déposition a été le sujet de diverses conjectures. Le mauvais traitement éprouvé par le capitaine Vasseur ne proviendrait-il pas par hasard de ce que sa cargaison était adressée aux sieurs Jijina frères, grecs de l'île de Scio, agens du pacha d'Egypte, pour lequel ils ont fait construire dans cette ville plusieurs bâtimens de guerre, et dont il a été fort souvent question comme de gens traités envers leurs concitoyens.

Il nous manque deux courriers de Catalogne, mais nous savons que les troubles vont toujours croissant, et que le courrier de Madrid à Barcelone n'a pu parvenir à sa destination, ayant été arrêté par une bande apostolique qui s'est formée dans le royaume de Valence. Les apostoliques convoient toujours le fort de Cardonne, ils n'osent rien tenter sur Gironne, le gouverneur ayant fait fusiller un parlementaire qu'on lui avait envoyé, ainsi que quelques maraudeurs qui s'étaient approchés de la place.

Le caractère de gravité que prennent les troubles de l'Espagne, les secousses du ministère de Madrid, le départ subit du roi que la *Gazette de France* vient de nous annoncer, sans nous faire part des événemens qui ont dû décider Ferdinand à une mesure si énergique, les circonstances de ce départ, dans lequel le roi sera accompagné d'un seul ministre, celui que l'on considère comme l'appui des apostoliques, et d'un seul prince de sa famille, celui dont les factieux invoquent le nom, tout concourt à attirer les regards sur ce pays.

On a lu dans le *Times* (voyez le *Précurseur* du 26) un article dans lequel ces événemens sont envisagés sous une face toute particulière.

Suivant la feuille ministérielle anglaise, les factieux de la Catalogne n'auraient pas tort de s'étayer des ordres secrets de Ferdinand. Effectivement, il serait le premier moteur des troubles, et le gouvernement français lui-même les verrait sans déplaisir. Quand à Ferdinand, il ne serait pas fâché de pouvoir opposer les vœux de ses sujets absolutistes aux sollicitations intérieures et extérieures qui tendent à obtenir de lui l'octroi d'une constitution. En ce qui concerne la France, tous les événemens qui lui fourniraient un motif pour prolonger l'occupation de l'Espagne seraient conformes à ses desirs.

Et pour justifier les intentions secrètes qu'il dévoile, le journaliste anglais s'appuie sur deux circonstances: 1° la mollesse de la résistance opposée par le gouvernement espagnol aux insurgés; 2° la neutralité des troupes françaises, si ardentes à prendre une part active à la repression du mouvement constitution-

nel de Térifa, si indifférentes pour celui-ci, qu'elles laissent venir les insurgés jusque dans les faubourgs de Barcelonne, et qu'elles reçoivent même de leurs officiers l'ordre de ne pas incommoder ces insurgés.

Malgré tout ce que ces rapports peuvent offrir de raisons spécieuses, nous ne partageons pas l'avis du *Times*. Sans doute, il y a mille élémens opposés dans les troubles de l'Espagne, et il n'est pas impossible que ceux que signale le journal anglais concourent avec les autres. Mais ces élémens ne sont ni les seuls, ni les dominans.

Quant à l'insurrection en elle-même, il faut bien distinguer les intérêts qui veulent s'en faire un instrument de ceux qui l'ont véritablement suscitée.

Nous avons déjà dit qu'elle est, à nos yeux, le produit de besoins démocratiques qui n'ont point trouvé de place dans l'organisation sociale établie en Espagne, et qui dès-lors ne peuvent qu's'agiter et agiter le pays.

Une telle opinion peut paraître singulière quand on voit les insurgés se rallier au cri de *vive le roi absolu*!

Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en révolution il y a souvent coïncidence entre des intérêts qui paraissent d'abord opposés.

En 1822, la démocratie absolutiste s'insurgea contre la démocratie constitutionnelle.

Dans un pays où les prolétaires ne sont pas liés à la classe moyenne par les arts, l'industrie et le commerce, ces deux classes doivent être nécessairement ennemies. La révolution de l'île de Léon avait profité à la classe moyenne; dès-lors les prolétaires devaient la combattre, et pour cela chercher des alliés dans les intérêts également froissés par cette révolution. Ces intérêts, c'était le pouvoir absolu, ou plutôt c'aurait été tout drapeau qui se serait élevé contre l'autorité régulière du gouvernement.

Mais aujourd'hui que les mêmes hommes ont repris les armes en poussant leur ancien cri de guerre, pouvons-nous croire que ce soit véritablement le pouvoir absolu qu'ils désirent? Si tel était leur vœu sincère, auraient-ils quelque chose à demander? Où donc est le contrepoids qui peut empêcher de donner au gouvernement d'Espagne le titre d'absolu? Au contraire, cette intervention des masses dans l'exercice du pouvoir est une protestation contre la royauté sans limites; et les mêmes hommes ne joignent-ils pas au cri de *vive le roi absolu* celui de *vive l'acquisition*!

Ce que voulaient les insurgés, c'était un trône s'appuyant sans intermédiaire sur les dernières classes de la société, et une inquisition prenant dans la même classe ses familiers et ses agens. Or, comme il était impossible qu'un trône pût subsister soutenu par l'épée des Bessierre et des Romagosa, et une administration quelconque se former des élémens des juntes apostoliques, il a bien fallu chercher autre part pour l'armée des chefs, et pour le gouvernement des administrateurs, même en faisant entrer dans le nouvel édifice des débris de l'édifice constitutionnel. Mais, ne pouvant accorder à la démocratie absolutiste tout ce qu'elle demandait, Ferdinand devait avoir à la combattre; il n'y avait pas d'autre alternative: lutte ou concession complète. L'avenir nous apprendra lequel de ces deux partis sera choisi par le gouvernement espagnol. Mais, nous le disons avec la plus entière persuasion, si l'on se détermine pour la lutte, le seul moyen d'obtenir la victoire et de la rendre efficace, c'est d'opposer la classe moyenne à la classe des prolétaires; il faut subordonner celle-ci à la première, et pour cela l'ordre social tout entier est à refaire. Le lien qui est à former, c'est le travail attachant l'ouvrier au manufacturier par le salaire, et tous deux à l'ordre public par des intérêts communs.

Le final, remarquable par un caractère de grâce qui se marie avec la force, a été parfaitement bien exécuté. De nombreux applaudissemens se sont fait entendre dans le cours de la pièce et après la chute du rideau. On sait maintenant que la musique est de M. Roux-Martin, dont la réputation, déjà grande dans le midi de la France, s'étend chaque jour davantage.

Maintenant que nous avons fait la part d'un éloge bien mérité, il ne faut pas que la critique perde ses droits; nous dirons donc, et, en cela, nous ne serons que l'écho de l'opinion générale, que la comédie de M. Pigault-Lebrun, bluette charmante et pétillante d'esprit, n'est pas faite pour être mise en opéra. La musique veut des passions pour exprimer quelque chose; elle peint les orages du cœur; l'amour malheureux, la colère, la terreur, la pitié, grandissent ou se colorent avec elles; mais un bon mot, une saillie, un jeu de l'esprit résistent à la puissance des notes; et malheureusement les *Rivaux d'un-mêmes* ne parlent qu'en saillies et en compliments bien tonnés. Le cadre fourni au compositeur par MM. Pigault-Lebrun et Victor Augier, ne pouvait donc prêter aux inspirations qu'autant que le musicien les chercherait en lui-même, et forcerait, pour ainsi dire, la nature de son canevas. Il a fallu tout le talent de M. Roux-Martin pour se tirer, comme il l'a fait, de cette difficulté; une seule situation prêtait, par elle-même, à l'effet musical: c'est celle où le faux époux est sur le point d'embrasser Mad.

Derval. Ici, nous devons le dire, les acteurs ont joué en dépit du bon sens; et il a fallu toute l'attention que nous prêtions à la pièce pour deviner, à travers la froideur de leur jeu, une des conceptions les plus heureuses peut-être qu'un compositeur ait mis sur le théâtre. Le faux *Derval* n'ose pas, au premier abord, jouer le rôle d'un mari avec une femme qui n'est pas la

sienne, et en présence même du véritable époux. Cependant l'époux lui-même lui demande plus de vivacité. Il doit s'animer alors, user de la permission qu'on lui donne, avec une ardeur capable de rendre *Derval* jaloux; la jalousie de *Derval* doit éclater, le jeu des acteurs se précipiter, et s'arrêter tout-à-coup lorsque la soubrette, se mettant entre deux, arrête le baiser sur les lèvres du mari prétendu. Ici, par une profonde entente de la scène et de son art, M. Roux-Martin a suspendu la musique en même tems que le baiser; de sorte qu'après un mouvement vif et pressé, survient le silence brusquement amené qui sert merveilleusement à peindre d'une part la consternation du faux *Derval*, de l'autre la joie maligne et observatrice de la soubrette. Mais point du tout. Les acteurs étaient de glace. Point de vivacité, point de mouvement! L'orchestre obligé de les suivre se traînait après-eux, et tout l'effet de cette admirable scène a été manqué par leur faute. Faisons pourtant une exception: *Mlle Folleville* a joué son rôle de soubrette en actrice consommée, et ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la décoloration de ce passage. Le plus grand coupable est *St-Ange*, qui sentira sans doute à une seconde représentation ce qu'il devait faire et ce qu'il n'a point fait. *Mad* s'est passablement tiré du reste de son rôle. *Mlle Goossens* a montré, dans le sien, une voix qui roucoule avec grâce, mais qui ne prononce absolument rien. Puisque cette actrice refuse de travailler sa voix, et de l'efforcer à se faire entendre, nous lui conseillons, pour abréger encore de trop fatigantes études, de chanter au lieu de paroles, a, e, i, o, u, sur tous les tons. Le public qui n'entend jamais que les voyelles quand elle ouvre la bouche, s'imagina qu'elle a chanté quelque chose, et ce sera pour elle une peine de moins.

PARIS, 26 septembre 1827.

La session des assises de septembre s'ouvrira le 8 du mois prochain : l'affaire de l'abbé Joseph Contrafato figure parmi celles qui se trouvent inscrites sur le rôle criminel. C'est le lundi, 22 octobre, que le jury aura à prononcer sur cette accusation d'attentat à la pudeur. Les débats auront certainement lieu à huis-clos.

— Sur le rapport des commissaires chargés de visiter les vignes du territoire et de constater l'état de maturité du raisin, l'ouverture de la vendange a été fixée pour Dijon au lundi 1^{er} octobre prochain.

— M. Alexandre de Humbolt est sur le point d'ouvrir à Berlin des cours de géographie physique. Le concours est si grand, qu'on n'aura pas assez de place dans la salle pour recevoir tous les auditeurs.

— M. Beaulieu, homme de lettres, doyen des journalistes de France, vient de mourir à Marly, près Paris.

— On s'entretient à Marseille d'un fait qu'un singulier concours de circonstances rend extrêmement précieux.

Un jeune homme qui chassait dans une campagne appartenant à la famille Borély d'Isord, abat un oiseau de l'espèce des bergeronnettes : quelle est sa surprise, en le ramassant, de trouver sous son aile un petit morceau de papier sur lequel était inscrit ce quatrain si attendrissant :

« Déjà s'éteint pour nous la dernière espérance ;
« Bientôt va succomber l'étendard de la foi ;
« Oiseau, sois plus heureux que moi,
« Et puisse-tu revoir la France ! »

« Acropolis, le 2 avril 1827. »

Au revers, ou lit en caractères grecs :

Peta eleutherós ! Peta gi dia ten eleutherian ! tôra, tôra, apo peianantha pethanomen dia auten.

« Acropolis, ten 2 aprillion 1827. »

« Vole librement ; vole et vis pour la liberté ; bientôt nous mourrons de faim ici pour elle.

« Acropolis, etc., etc. »

Ce billet, recueilli par le jeune chasseur, fut aussitôt porté à M. Borély, président du comité grec ; c'était le rendre à son adresse naturelle. L'honorable magistrat, en examinant les lettres de ce billet, presque imperceptibles à cause de l'exigüité du format, a cru reconnaître l'écriture du jeune philhellène Molière, qui fut recommandé par un illustre général au comité de Marseille. Ainsi, par une espèce de prodige, le message de Phérocisme expirant a été fidèlement rempli ; la main généreuse qui a tracé ces lignes a été peut-être desséchée par la faim, mais du moins, en les lisant, des yeux français se sont mouillés de larmes. Si dans des jours plus heureux le philhellène de l'Acropolis revient à Marseille, il reverra sans doute avec joie son messager et sa lettre religieusement conservés dans le cabinet du président du comité grec ; puisse-t-il alors changer ainsi son quatrain :

« Quand dans nos cœurs glacés s'éteignait l'espérance,
« Le ciel a relevé l'étendard de la foi ;
« Oiseau, je suis bien plus heureux que toi,
« La Grèce est libre, et j'ai revu la France. »

— Le neveu de l'illustre et infortuné Karaïskaki, et celui de l'intrépide Canaris sont depuis quelques jours à Marseille.

(*Messager de Marseille.*)

— Les quatre sénateurs russes qui doivent assister aux séances de la commission polonaise chargée de l'enquête relative à la conjuration de Varsovie, sont partis pour cette ville.

Paris est un centre immense de consommation. Que ce soit un mal, que ce soit un bien, c'est ce que nous ne rechercherons pas en ce moment ; mais c'est un fait qui justifie le soin avec lequel le *Journal du Commerce* s'attache à faire connaître le prix des divers denrées qui viennent alimenter ce vaste marché. Le Parisien n'est pas seul intéressé à connaître le cours de ces denrées ; peut-être même pourrait-on dire qu'il y est intéressé moins que les départements appelés à fournir à ses consommations. Qu'est-ce, en effet, que la consommation de beurre ou de viande de chaque ménage auprès des 80,000 têtes de bœufs qui alimentent chaque année les marchés de Sceaux et de Poissy, et des 14 millions de francs employés en achats de beurre et d'œufs, qui seront répartis dans les contrées qui concourent à approvisionner en ce genre les marchés de la capitale.

Pour donner à nos lecteurs une idée de l'importance des consommations de Paris, nous allons mettre sous leurs yeux un tableau complet de ces consommations, publié vers le milieu de 1824 par M. le préfet de la Seine. La date en est un peu ancienne ; mais, pour se faire une idée de l'augmentation depuis cette époque, il suffira de remarquer que les deux articles du beurre et des œufs, qui ne s'y trouvent portés que pour 11 millions, se sont en 1825 élevés à près de 14 millions. Ce tableau est divisé en produits agricoles, produits industriels et produits maritimes ; nous avons conservé cette division, quoiqu'elle soit un peu arbitraire ; car, sous la dénomination de produits maritimes, on a rangé par exemple le cuivre, l'étain et le plomb, dont nous ne tirons pas la totalité d'outre-mer, et on a placé le charbon de terre parmi les produits industriels, en laissant le charbon de bois sous le titre de produits agricoles.

PRODUITS AGRICOLES.

Pain	58,000,000 fr.
Vin	50,000,000
Eau-de-vie	8,000,000
Vinaigre	1,000,000
Viande	40,000,000
Volaille et gibier	6,000,000
Poisson d'eau douce	500,000
Beurre	7,000,000
Œufs	4,000,000
Fromage	1,500,000
Lait	6,000,000
Suif	5,000,000
Cuir	6,000,000
Cire	1,500,000
Huile	9,000,000
Cidre et bière	3,000,000
Foin	3,500,000
Paille	3,500,000
Avoine	6,500,000
Bois à brûler	15,000,000
Bois de construction	4,500,000
Charbon de bois	7,500,000
	227,000,000

PRODUITS INDUSTRIELS.

Draps	10,000,000 fr.
Toile, batiste, etc.	15,000,000
Soieries	3,000,000
Mercerie	3,000,000
Fourrures	1,000,000
Papier	4,000,000
Fer	2,000,000
Charbon de terre	2,000,000
Savon	7,000,000
	47,000,000

PRODUITS MARITIMES.

Marée	4,000,000 fr.
Sel	2,000,000
Drogues médicinales	3,000,000
Couteurs, vernis	4,000,000
Soude, potasse	2,000,000
Cuivre, étain, plomb	4,000,000
Epicerie diverses	10,000,000
Sucre	27,000,000
	56,000,000

Total général 330,000,000

Si nous examinons ensuite en détail les quantités de marchandises qui sont entrées dans la composition de cet énorme total, nous verrons que la consommation de farine a été pour 1815 de 814,722 sacs de 159 kil. ; celle des grains divers de 207,200 hect. Les renseignements relatifs aux farines nous sont fournis par le budget de la préfecture de police ; on les cherche en vain dans les travaux statistiques de M. le préfet de la Seine. C'est une lacune qui sera sans doute remplie dans le prochain volume de cette importante publication. Nous y trouvons en revanche des détails précis sur le prix du pain dans les années 1821 à 1824. Durant ces quatre années, formant 1401 jours, à cause de l'année bissextile, on a mangé pendant 95 jours du pain à 50 cent., et pendant 75 jours du pain à 80 cent. les quatre livres : c'est 1822 qui a offert le prix le plus bas, et 1821 le prix le plus élevé. Le prix le plus général a été 60 cent., il a duré 420 jours dans les quatre années ; viennent ensuite le prix de 55 cent. pendant 310 jours, et celui de 65 cent. pendant 270 jours. Les prix moyens par année ont été 68 cent. 22, 56 cent. 89, 60 cent. 35, 57 cent. 12, et pour les quatre années 60 cent. 64. Le prix probable du pain blanc de 4 livres à Paris est donc au-dessous de 61 centimes.

Depuis 1825, le pain est taxé tous les 15 jours par une ordonnance de police. Cette taxation est établie d'après le cours du blé et de la farine constaté par les mercuriales des marchés qui ont lieu entre l'époque de chaque ordonnance. Pour établir d'après ce cours le prix du pain, on calcule, relativement au blé, sur un produit en farine blanche égal à 75,25 o/o, et en ce qui concerne la farine, sur le produit de 102 pains ou 204 kil. de pain blanc par sac de farine de 157 kil. 5 hectog. ; ce qui, pour la fabrication, offre en pain 1,29 du poids de la farine employée. « Des calculs plus favorables aux intérêts des boulangers, dit M. le préfet, tendent à faire remonter ce dernier rapport jusqu'à 1.34, non compris 6.75 o/o, différence en plus du produit du blé réduit en farine, lorsque l'on emploie un mode particulier de mouture, désigné communément sous le nom de *mouture anglaise*. »

Les tableaux relatifs à la consommation des bestiaux n'offrent pas des résultats moins positifs. Nous y voyons que la valeur totale des achats faits sur les marchés de Poissy, Sceaux et Paris, par les bouchers de Paris, de la banlieue et des départements

environnans, a été en 1822 de 49,654,553 fr. 75, et en 1824 de 54,620,536 fr. 71. Sur cette quantité Paris a reçu :

	Prix moyen (1822.)	Nomb. par tête.	Valeur.
Bœufs.	75,946	295 f.	22,462,816
Vaches	8,668	184	1,594,732
Veaux.	77,757	69	5,427,417
Moutons	570,548	19	7,196,992

fr. 36,681,957

	Prix moyen (1824.)	Nomb. par tête.	Valeur.
Bœufs.	79,671	293	23,594,659
Vaches.	10,777	189	2,041,662
Veaux.	76,872	79	6,063,598
Moutons	584,096	22	8,450,158

fr. 39,930,057

Si, à ces sommes déjà considérables, on ajoute le prix des 89,000 porcs et sangliers et des 1,500,000 kil. de viande à la main que Paris consomme annuellement, on verra que l'évaluation de 40 millions présentée en 1824 par M. le préfet pour la dépense en viande de la capitale, était déjà à cette époque bien au-dessous de la vérité. Qu'on juge de ce qu'elle est aujourd'hui avec l'accroissement que la population a reçu.

Le prix moyen pour les diverses quantités de viande a été en 1824 de 86 c. par kilog. pour le bœuf, 71 c. pour la vache, 1 fr. 15 c. pour le veau, et 90 c. pour le mouton. Ces prix comparés avec ceux des huit années précédentes offrent une différence en moins de 15, 13, 1 et 17 centimes. Cependant on a pu remarquer par le tableau qui précède, que le prix des bœufs était resté à peu près le même de 1822 à 1824, et que les prix des autres espèces avaient augmenté. L'augmentation sur le prix des moutons sur pied est surtout sensible (3 fr. par tête). Combinée avec une baisse non moins notable (17 cent. par kilog.) sur le prix de la viande de mouton, elle annonce une amélioration dans le poids des animaux amenés sur les marchés.

Tels sont quelques-uns des résultats que présentent les recherches statistiques de M. le préfet de la Seine.

(Journal du Commerce.)

EXTERIEUR. FRONTIERES D'ESPAGNE.

Du 20 septembre.

Des ordres viennent d'être donnés pour que la place de Figueres eût toujours des vivres pour deux mois.

Les événemens en Catalogne pouvant rendre les communications difficiles, il vient d'être établi un service par mer qui sera chargé, quand les circonstances l'exigeront, de transporter à Barcelonne la correspondance et les troupes.

L'insurrection a gagné le haut de la Seu d'Urgell; quelques misérables *agraviados* se sont permis des insultes contre plusieurs habitans d'Urgell, qu'ils savent être à l'abri d'un coup de main.

Les rebelles ont empêché les approvisionnemens d'entrer dans Gironne; ont coupé le canal qui fournit de l'eau à la ville. La garnison espagnole montre, dit-on, peu de vigueur, mais le gouverneur est parfait.

— Outre la junte provinciale, Manreza compte trois autres junte, celle d'arrondissement, celle de redressement des torts, et la junte de surveillance.

On vient de recevoir quelques exemplaires du 1^{er} 2^e et 3^e numéro du journal que la junte de gouvernement de la Catalogne, établie à Manreza, y fait publier. Voici l'intitulé du numéro 3^e qui est le plus récent:

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT.

MANREZA. IMPRIMERIE DE MARTIN TKULLAS.

LE CATALAN ROYALISTE.

Vive la religion! Vive le roi absolu! Vive l'inquisition! Meure la police! Meure le maçonisme et tout secte secrète!

Du 22 septembre.

Un parti nombreux d'*agraviados* a reparu le 19 septembre au soir, sous les murs de Gironne, et a provoqué de la manière la plus outrageante la garnison de cette place. Le gouverneur, le colonel Rocabrana, s'est décidé alors à faire sortir deux compagnies d'infanterie et quelques hommes de cavalerie. Une attaque réciproque a eu lieu avec une sorte d'acharnement. Les agresseurs ont été culbutés avec perte d'une quinzaine d'hommes tués et de sept prisonniers qui ont été conduits dans la place. Il y a eu quelques hommes blessés parmi les troupes de la garnison.

Quelques coups de fusil ont été tirés, la nuit suivante, dans la principale rue de Figueras, dite de Gironne. Le signal d'alerte a été donné dans la place; des patrouilles ont été aussitôt mises en mouvement, mais aucun ennemi n'a été rencontré.

— Le gouverneur actuel de Vich, don Domingo de Caralt,

colonel d'infanterie, a envoyé en France sa nombreuse famille qui est entrée dans le département des Pyrénées-Orientales, par Prats-de-Mollo; Arles est le Boulou, arrondissement de Ceret, le 19 septembre courant.

— Les lettres de Saragosse portent qu'on a découvert dans cette ville une conspiration en faveur des rebelles de la Catalogne, et qu'une vingtaine de personnes marquantes ont été arrêtées, parmi lesquelles sont le maréchal-de-camp Aran, Frigillo, chef de guérillas pendant le tems de la constitution, le colonel Léon, un brigadier et les frères des généraux Capape et Freyre, tous deux moines dominicains. Les autorités de la ville de Caspe, craignant aussi un soulèvement, avaient demandé des forces à Saragosse, et le capitaine-général y avait envoyé cent hommes d'infanterie.

On nous écrit de Pampelone, que le vice-roi de Navarre, d'accord avec le général français, avait pris toutes les mesures nécessaires pour maintenir la tranquillité dans cette place et les environs. Plusieurs chefs de guérillas et des personnages d'un autre caractère avaient tenu conseil à Estella pour opérer un soulèvement; mais il paraît que les Navarrais ne pencheraient vers ce parti qu'ayant Santos Ladrón pour chef; et celui-ci, qui vient d'épouser une riche héritière, a formellement refusé de se mettre à la tête d'un parti quelconque.

Une lettre de Cadix annonce ce qui suit: « Quelques corsaires colombiens dont les équipages se composent pour la plupart de Génois, d'Anglais et d'Espagnols paraissent avoir pris des lettres de marque Algériennes pour croiser dans les parages des Açores. On a détaché d'ici la frégate la *Bellone* et le brick *Silène* pour leur donner la chasse.

Les lettres de Madrid que nous recevons dans ce moment sont du 17, et portent que le général comte d'Espana était parti pour la Catalogne; on ignore s'il va commander en chef l'armée d'expédition ou seulement la garde royale qui en fait partie. Le régiment des cuirassiers de la garde, un régiment d'infanterie de ligne, plusieurs pièces d'artillerie étaient aussi partis de Madrid se dirigeant vers la Catalogne. Ces corps seront suivis par d'autres régimens, tirés de l'armée d'observation du Tage, qui va être ainsi dissoute peu à peu.

TURQUIE.

Smyrne, 2 septembre.

L'amiral Codrington est parvenu à rétablir la concorde à Napoli de Romanie. Depuis que les Grecs ont la certitude que les grandes puissances chrétiennes interviennent en leur faveur, ils se montrent infiniment plus dociles aux conseils qu'ils reçoivent des généraux européens. (Gazette d'Augsbourg.)

AVIS.

BIJOUTERIE FINE A PRIX FIXE.

Nouvelle exposition, d'environ vingt mille bijoux, rue Saint-Pierre, près la place des Terreaux.

Le sieur Croie-Spinelli, bijoutier, joaillier et horloger de Paris, connu dans toutes les villes de France par l'étendue de ses affaires, et par la belle composition de son assortiment, comme un des plus beaux qui voyagent, a l'honneur de prévenir les deux sexes qu'ils trouveront tous les bijoux nécessaires à leur parure et pour les cadeaux. Environ dix à douze mille sont en or, garnis de pierres fines et diamans; et le reste en argent, en bronze doré, imitation solide et parfaite de l'or, en acier fin, etc., etc.

Plusieurs de ces bijoux appartiennent aux nouveaux progrès industriels, et sont fabriqués par d'habiles ouvriers, qui ont décoré la dernière exposition du Louvre, et surtout le fameux Adamantide, dont la ressemblance parfaite au diamant a occasionné une extrême surprise.

Le sieur Spinelli s'est fait un vrai plaisir de marquer le prix sur chaque objet, et de mettre son assortiment à la portée de toutes les bourses: ainsi l'acheteur verra des bijoux depuis 5 f. jusqu'à 1,000 f. la pièce, et pourra juger que l'extrême modération de ses prix sera d'une inviolable fixité, sauf une faveur de 6 pour 100 pour les ventes en gros.

Nota. Il garantit le titre de son or et de son argent, il en appelle au témoignage de l'autorité.

On demande une institutrice pour faire l'éducation de deux jeunes demoiselles.

S'adresser à M^{me} Ancey, cours d'Herbouville, n° 32, maison Francoz, au quatrième.

SPECTACLES DU 29 SEPTEMBRE.

GRAND-THEATRE PROVISOIRE.

LES MÉMOIRES D'UN COLONEL, vaudeville. — L'HOMME DE 60 ANS, vaudeville. — LE CHIFFONNIER, vaudeville. — PIQUE-ASSISTRE, vaudeville.

THEATRE DES CELESTINS.

LE JEUNE MARI, comédie. — PAUL ET VIRGINIE, opéra.

BOURSE DE PARIS du 26 septembre 1827.

Négociations au comptant

Rentes — 5 p. 100. jouiss. du 22 mars 1827. — 101 f. 80 90	Actions de la banque 2005 f.
Rentes — 3 100. jouis. du 22 déc. 72f. 60 70	Fonds étrangers.
Ann. à 4 p. 100.	Rent. de Naples, cert. falc. 78f
Obl. de la v. de Paris.	Obl. de Naples, comp. Rothschild
Quatre Canaux.	en liv. sterl.
Caisse hypothécaire	Rentes d'Esp. cert. franç.
	Empr. royal d'Esp. 1826.
	Emprunt d'Haïti.